

Sans réponse

C'EST VERS LA MI-AVRIL QU'IL EST ARRIVÉ à notre village. On a entendu de loin monter sa méhari tant la matinée était tranquille. Pour venir chez nous^a, il faut quitter la route nationale un bon kilomètre après le tunnel, en descendant la vallée du Bès. À la hauteur du cimetière, on a dû tracer un nouveau lacet au bulldozer, l'ancien était trop juste pour que les autos y puissent tourner. On laisse à gauche le chemin de la Rouvière, et on entame tout de suite la montée. La petite route est goudronnée, mais la pente est forte, et surtout on passe son temps à se demander comment on pourrait s'en tirer s'il fallait croiser une auto qui descende. On monte dans un petit bois, avec des sinuosités, puis c'est la série des cinq lacets, en terrain découvert maintenant, et l'on prend vite de la hauteur, face aux barres de Broussier, de l'autre côté de la vallée, et, plus haut encore, de la crête de Blayeul. On passe devant la grande maison d'Alibert, on tourne encore, devant un bouquet de peupliers, et le goudron s'arrête à la ferme de l'Ubac où habite Perotti. Mais lui ne s'est pas arrêté là : il savait où il allait, encore plus haut.

On l'a appris plus tard par le maire de Barles, qu'il était venu trouver pour consulter le cadastre. Son idée était de louer pour un an une cabane de berger inemployée. Le maire n'était pas contre, puisque la location se ferait au bénéfice de

a. Il s'agit du hameau du Forest, commune de Barles, à une vingtaine de kilomètres au nord de Digne. Voir la carte page 2.

la commune. Bien sûr, il a averti l'étranger qu'il ne pouvait pas s'attendre à autre chose qu'un toit et quatre murs, mais l'autre a répondu qu'il le savait d'avance et ne s'en souciait pas. Il avait d'abord pensé à la cabane des Prés, un bout du monde, juste en-dessous du col de Baran. Mais le maire a dit non : au cours de l'hiver, la maîtresse poutre avait craqué, le toit s'était effondré tout entier, et personne n'avait envie ni besoin de la remettre en état.

Alors ils se sont mis d'accord sur la cabane du Jasset. Du village, il faut bien compter une heure et demie à pied. Mais il existe une piste, par où passe de temps en temps le tracteur, et qui se perd en arrivant au col de Baran. Tantôt caillouteuse, tantôt dans les prés, avec des hommes de pierre pour se repérer aux endroits délicats. Après la ferme de l'Ubac, le chemin, si on peut appeler chemin une sorte de lit de torrent à sec, le chemin donc se redresse en raidillon, revient de niveau dans un petit sous-bois, traverse le ravin de l'Ubac, avec des flaques de boue où l'on voit la trace des gros pneus du tracteur qui passe par là pour faire du bois, puis monte dur vers Mige Sole, en laissant à gauche les tracés qui mènent à la Sorbière et à l'Adroit. Une auto normale aurait bien du mal à se hisser et casserait certainement de la mécanique, tant c'est grimpant et de mauvais sol. Et le maire l'avait honnêtement averti. Mais l'autre a répondu, en haussant un peu les épaules, qu'avec sa méhari il avait l'habitude et s'en tirerait bien. Et le fait est.

La trace monte toujours, tourne vers le Nord, droit vers une barre de rochers qu'on appelle le Mauvais pas parce qu'autrefois il a fallu tailler un peu pour y faire passer le sentier. Mais elle, arrivée au pied de la barre, tourne encore vers la droite, et la longe en s'élevant toujours dans les cailloux. Ce qui cause un assez long détour. Enfin, parvenu à bonne hauteur, on revient sur la gauche, et l'on se trouve sur le grand replat herbeux, où l'on a bâti la cabane du Jasset.

Le moteur de son auto a été entendu, le bruit provenant d'en-dessus le Mauvais pas, puis on a cessé de l'entendre ; il était arrivé. Drôle de choix, drôle d'endroit pour qui n'est pas berger, donc obligé de par son métier. Mais enfin l'arrangement avec la commune était régulier : rien à dire contre. Et si cet homme avait décidé de s'installer là, c'était son affaire, pas la nôtre. Car nous autres nous détestons nous occuper de ce que font les gens, s'ils ne tiennent pas à nous l'expliquer. Nous pensons que chacun a droit au silence, s'il le désire. Cet homme-là, le maire nous l'avait dit, était poli et peu causant. Bon, rien à dire. Et nous n'avons rien dit. Ce genre ne nous déplaît pas.

Il s'est donc installé dans la cabane, qui est assez grande, avec deux pièces, un sol de terre battue, guère de mobilier, une table et deux bancs, une cheminée. La porte pour éclairer une pièce, une fenêtre pour l'autre. Devant, un bon espace plat où il a laissé sa méhari, tache jaune vif sur le vert de l'herbe, qu'on pouvait voir de très loin. Pour l'eau, il n'y a qu'à suivre une sente pendant une minute, vers un petit ravin où a été installé l'abreuvoir pour les bêtes. L'eau sort de terre par un tuyau de fer, se déverse dans un demi-tronc de mélèze creusé, de là dans un autre, un peu en-dessous, puis un autre, et encore un autre, jusqu'à six : comme on fait d'ordinaire pour que le troupeau entier vienne boire sans trop se bousculer. Ainsi qu'on l'a su après, il avait amené de quoi se coucher, un lit de camp et un sac de couchage, des habits, des provisions, un réchaud pour faire sa cuisine. Et, plus surprenant, pas mal de livres de toute sorte. Visiblement, c'était un homme très instruit. D'ailleurs le maire s'en était aperçu aussitôt, à sa façon de parler.

De la cabane de Nicolas, ou des Graves, qui sont de l'autre côté du ravin, on voyait de loin le petit point bleu de son anorak, quand il allait de la cabane à la source, ou, par beau temps, le blanc de sa chemise, quand il restait assis devant

sa porte. Deux ou trois fois, des gens sont passés devant chez lui, soit pour chercher des champignons sur la pente de Roche folle, soit Charlie Imbert, le commis, qui montait du sel avec le tracteur pour le troupeau des Bastides blanches. Il répondait toujours aux saluts, disait bonjour poliment, quelques mots sur le temps, comme il se doit entre civilisés, mais pas plus. Bien clairement il se refusait à parler de lui, comme c'était son droit. Deux fois la semaine, il descendait à pied au Forest, mettre une lettre à la boîte. Passant pour cela devant le vieux Clementi, qui, demi-paralysé, reste assis devant sa porte dès que le temps le permet. Le facteur aurait pu savoir à qui les lettres étaient adressées, mais, manque d'intérêt ou discrétion de métier, il ne l'a pas fait et n'a jamais rien dit. Et nous, encore une fois, ce n'était pas notre affaire. On n'aimerait pas qu'on vienne s'occuper des nôtres. Alors il avait bien droit au silence.

Une fois par semaine, on entendait descendre sa méhari, avec le bruit du moteur bien facile à reconnaître, surtout qu'il y a seulement les deux autos de Perotti et d'Alibert pour monter jusqu'ici. Les touristes n'y viennent jamais : pour aller où ? C'est vraiment un bout du monde. Lui donc, le samedi, il se rendait à la ville ^a, une vingtaine de kilomètres, pour ramener des provisions. Pas pour y séjourner, certainement : dès le midi, on entendait la méhari qui remontait. En passant devant nous, il faisait un petit salut de la main, mais sans jamais s'arrêter.

Quelle sorte d'homme était-ce ? Ma foi, rien de bien particulier. Plutôt grand, mince, des cheveux semés de gris, la cinquantaine, peut-être. Habillé comment ? mais comme tout un chacun : un pantalon de grosse toile beige, un chandail à col roulé vert foncé, ou son anorak bleu. S'il faisait chaud, des chemisettes à carreaux. Somme toute, ce n'est pas sa vêtue qui l'aurait fait distinguer ; ici on ne s'habille pas pour la

a. Digne.

fantaisie ; et là où il montait, personne à étonner.

Le tour des habitudes était donc pris. Et il devait s'occuper selon le temps. Au début mai, il a fait un coup de froid : il a neigé de frais sur les sommets et les prés étaient couverts de givre blanc. Alors il a demandé à Charlie, qui mène le tracteur, de lui monter une charge de bois, qu'il a fait déverser devant la cabane, sans y laisser entrer Charlie. Mais il lui a offert un verre de vin comme d'usage, bien sûr, et a payé comptant. On a vu de temps en temps une fumée bleue s'élever au-dessus de la cheminée. Un air de feu dans l'âtre réchauffe, et, surtout, sa flamme tient compagnie, chacun sait ça. Nous avons tous fait berger, à un moment ou l'autre : on sait ce que c'est que d'être tout seul. C'est des choses qu'on peut comprendre.

Fin mai, sont venu de grosses pluies. Il devait donc rester dans la cabane, peut-être à lire de ses livres, peut-être à regarder par la fenêtre les nuages pesants qui rampaient sur les pentes, peut-être couché sur son lit, les yeux aux poutres, à écouter le sombre roulement des averses sur la tôle du toit. Peut-être à penser à rien, et peut-être à penser à des choses qu'il aurait mieux valu pas. Allez savoir.

En juin, le grand beau temps est venu. Il s'est mis à marcher, de grandes virées dans ces pays déserts qui s'étendent sur des dizaines de kilomètres vers Authon, Clamensane, Bayons. Qu'est-ce qu'il cherchait ? Oh, pas des fleurs ni des champignons, ni de ces pierres qu'on appelle fossiles et qui se trouvent un peu partout, dans nos régions, à supposer qu'on s'y intéresse. Lui, non, mais de longues tournées sans but apparent, comme pour user le temps et ses nerfs. Qu'est-ce qu'il cherchait ? Peut-être rien d'autre que de se fuir lui-même. Mais cela, on n'y arrive jamais. Il a remonté tout le vallon de Descoure, vers le Boeron. Il a suivi les barres de Chine jusqu'au Rabanu. Il est allé au col de Clapouse, et même plus loin : on le sait parce qu'il a échangé quelques mots avec

le berger des Monges. Il est monté à Coste Belle et à la crête de Conaples. Et à d'autres endroits qu'on ne sait pas, bien sûr. Oh, on ne le surveillait pas, comme de juste. Mais tous nos pays sont plus hauts que la limite des arbres : rien que des croupes vertes, des arêtes de schiste gris, des barres de rochers avec des plaques jaunâtres ou couleur saumon. Un homme se voit, là-dedans, à des kilomètres, sans qu'il s'en doute. Un berger a toujours l'œil à tout, pendant qu'il veille son troupeau ; ses yeux pointus ne laissent rien passer, que ce soit un tournoiement de corneilles qui peut annoncer qu'une bête est malade ou morte, ou un passage de chamois dans les rochers, ou un homme qu'on voit de très loin, comme un petit point, tracer son itinéraire. Joignez que beaucoup de bergers se servent de jumelles, pour les jeunes, de porte-vues pour les anciens. Si bien qu'on n'est jamais aussi seul qu'on le croit. Vous pouvez avoir marché une journée sans rencontrer personne, mais aussi sans savoir que vous avez été vu de plusieurs. C'est ainsi.

Le reste du temps, que pouvait-il faire ? Une fois les tâches terminées qui concernent l'eau, le manger, et c'est vite expédié pour un homme seul, il n'avait plus qu'à lire — mais on ne lit pas des heures entières, ou à réfléchir — mais on ne réfléchit pas des jours entiers sans que la pensée se mette à tourner sur elle-même. Et c'est mauvais : parce que les idées douloureuses, le chagrin, la privation, l'absence, tout le cortège noir se met en branle et occupe la tête jusqu'à l'obsession. De son plateau herbeux, il pouvait regarder, de l'autre côté de la vallée du Bès, Sigons, Saint Clément, le Lauset, les Eysards, rien que des minuscules hameaux, des fois une seule maison ; et à tous le chemin finit. Comme si on avait voulu fuir on ne sait quoi, peut-être autrefois les Maures pillards qui remontaient les vallées. Mais quoi, aujourd'hui ? On est monté pour être à l'abri, et il a bien fallu s'arrêter où commence le mauvais pays où l'on ne pourrait plus vivre. Plus

haut, c'est la mort ; en-dessous, ce que l'on fuyait. Tout cela pour se retrouver seul avec soi-même, aux prises avec ces démons que nous avons tous au fond de nous-mêmes et que nous essayons d'oublier. Et l'on y arrive, quand on vit avec les autres, avec sa famille, avec ceux qu'on aime, quoi. Mais lui, qui avait-il à aimer ? Voyez-le assis à sa place habituelle, devant la porte de sa cabane, avec ce livre qu'on lit, ou ne lit pas, et son regard qui fait le tour du cercle de montagnes. Sans issue. Piégé. C'est ainsi qu'on peut se le figurer. Surtout aux heures difficiles, quand le soir tombe, ce moment où l'on comprend trop bien qu'il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Et cela presque tout l'été.

Entretemps, le hasard nous a fait connaître une petite chose, sans l'avoir cherché. Un samedi, fin juillet, le père Alibert a profité de l'auto de son fils, qui se rendait au marché de la ville, pour aller toucher sa pension, vu qu'il a été cantonnier. Il était donc à la poste au guichet qu'il fallait, en train de remplir ses papiers. Voilà qu'au guichet d'à côté, celui de la poste restante, est arrivé l'étranger, sans regarder à droite ni à gauche, donc sans voir le père Alibert. Il a demandé à la postière, poliment selon sa manière, s'il y avait du courrier pour lui : « À quel nom, Monsieur ? — Desclaux, Robert Desclaux. » Le père Alibert a levé un sourcil : parce que l'autre avait dit au maire de Barles qu'il s'appelait Jacques Bertrand. Enfin ! De toute façon, il n'y avait rien pour lui et il est parti, le visage assombri. Deux noms ? Probable que l'un n'était pas plus vrai que l'autre. Le sûr, c'est qu'il ne voulait pas être connu. Bon : ça ne prouvait rien, et après tout, à nos yeux, c'était son droit. Seulement il fallait bien constater que s'il écrivait régulièrement des lettres, il ne recevait rien en réponse. Nous avons pensé qu'il les envoyait à une seule et même personne, et qu'en retour c'était toujours le silence. On ne voit pas bien un homme se conduire ainsi avec un autre homme. Il devait donc s'agir d'une femme. Ce trait

s'ajoutait à d'autres pour composer petit à petit, avec des lignes encore bien floues, pourtant, le portrait de l'étranger. Ce n'était pas curiosité malveillante, mais que nous autres nous regardons tout ce qui se passe autour de nous et que nous aimons comprendre les choses et les gens, pas pour le comméragé, mais pour la clarté de la pensée.

Les jours ont passé et sont venus pour nous les plus pénibles, ceux des grands travaux de l'été, de la fenaison dans la grosse chaleur et les nuages opiniâtres de taons ; quand on rentre si fatigué qu'il faut se forcer pour manger avant d'aller se coucher, radiant par tous les pores de la peau l'excès de soleil qui vous a cuit au long de la journée. Et voilà que fin août, c'était le vingt-sept, on s'en souvient trop bien, Charlie monte avec le tracteur porter du sel au troupeau en-dessous de Roche folle, avec l'idée de chercher dans le fond du ravin s'il y aurait des champignons, à un endroit qu'il connaissait bien — sans trop en parler, parce que les gens ont trop vite fait de venir tout racler pour remplir leurs paniers. Il y passe un moment, en trouve à sa suffisance, et, comme la matinée tirait à sa fin, remonte vers son tracteur, reprend la piste qu'il connaît par cœur, et descend tout tranquillement. Quand il passe devant la cabane du Jasset, il jette un coup d'œil machinal sur la méhari, garée à gauche de la piste, à sa place habituelle. Mais, et ça ce n'est pas habituel, il voit qu'un papier avec des choses écrites est glissé sous un balai d'essuie-glace. Quoi faire ? Il pense que c'est peut-être une commission que demande l'étranger, pour apporter du bois ou autre. Il descend de son tracteur, sans même arrêter le moteur, et va à la méhari. Sur le papier, il y a écrit, bien nettement, quelque chose qu'il comprend mal ; il lit, il relit encore : « Une saison en enfer. Pour rien. Il n'y a plus qu'une solution, à supposer que c'en soit une. Inutile de me chercher, ne prenez pas cette peine. L'auto et les affaires, vous, du village, en ferez à votre guise. Adieu. »

Qu'est-ce que cela veut dire ? Une saison en enfer, la solution. . . Mais certainement ce ne peut être que du mauvais. Il hésite, il réfléchit encore, pas beaucoup, parce que c'est un bon garçon, mais pas des plus dégourdis. Il arrête son moteur, va à la cabane, frappe à la porte, par discrétion : si des fois il était malade ? Il refrappe, rien. Du coup, il entre : la cabane est vide, tout bien rangé, mais vide. Le voilà encore plus perplexe. Il pense qu'il lui faut descendre au village, avertir les autres pour que chacun donne son avis.

Ce qu'il fait, donnant des grands coups d'avertisseur, en sorte que nous sommes tous venus voir ce qui se passait. On a discuté un moment, et le père Alibert, qui est de grand bon sens, a dit : « C'est vraiment du mauvais : ce papier signifie qu'il ne pouvait plus tenir le coup et qu'il s'est suicidé. Mais où et comment, nous ne pouvons pas le savoir. C'est écrit noir sur blanc : « Inutile de me chercher ». La seule chose à faire, c'est d'envoyer quelqu'un avertir le maire. Il verra s'il lui faut prévenir les gendarmes de Seyne. Et même, à quoi bon ? Les gendarmes n'en sauront pas plus loin que nous. Enfin, voilà ce qu'on fera, la journée finie. » On a tous convenu qu'il avait raison et on s'est remis au travail, chacun pensant, sans rien dire, à cet homme, à son histoire mal connue, à sa mort probable, mais inconnue. Quelqu'un qui vient de mourir prend une autre dimension : il était naguère près de nous, voici que tout d'un coup il est devenu une ombre qui s'efface vite de l'autre côté du fossé infranchissable.

Le soir venait et l'on commençait à engranger les charges de foin quand on entendit des cris. Qu'est-ce qu'il y avait encore ? On est encouru et on a trouvé le vieux Rébori comme fou : il bavait, il secouait les bras, complètement hors de lui, si bien qu'on ne comprenait rien de ce qu'il voulait dire. Il faut expliquer que Rébori est âgé, qu'il est devenu un peu rababeou, un peu simplet, quoi. Alors on lui fait garder les chèvres du village et ainsi on peut lui donner son manger,

sans avoir l'air de faire la charité. Il est aussi sec et tordu qu'un sarment, avec des habits tout déteints à force d'avoir servi, des yeux très pâles dans un visage boucané et ridé. Un simple, mais qui connaît son métier et son pays : il sait où mener les chèvres, aux endroits qui leur plaisent.

Ce jour-là, il les gardait sur le versant des Graves. Bon. Et alors qu'est-ce qui allait de travers ? On s'est mis tous pour le calmer, lui assurer qu'il n'avait rien de mal. Alibert lui a parlé gentiment, lui a donné un coup à boire. Et ça a fini par sortir : « Je l'ai vu, je vous dis ; je l'ai vu, j'ai tout vu — Et qu'est-ce que tu as vu ? — Un homme s'est décroché ; j'ai vu sa veste bleue. Il a pas glissé, non, il s'est foutu bas — Où donc, Rébori ? De Nibles ; juste à l'aplomb du sommet. Il est resté accroché, presque en bas du mur. » On s'est regardé, on avait tous compris. Il nous a encore expliqué qu'il l'avait vu monter en suivant tout le tranchant de l'arête, en sorte que c'était facile à voir. Au sommet, il s'était arrêté un bon moment, et juste au temps où Rébori allait détourner les yeux, faute d'intérêt, une tache bleue avait plongé dans le grand à-pic. Et il recommençait son histoire, indéfiniment, ne parvenant pas à se calmer.

La chose était claire : il avait chuté de près de quatre-vingt mètres, pas question qu'il soit encore vivant. Il faudrait donc le chercher, au lendemain. Sale affaire : on allait perdre un jour, juste au moment où les gros travaux pressaient le plus. Et il faut nous comprendre : pour nous, ce jour perdu comptait gros. Mais d'un autre côté, impossible de faire autrement, comme de bien entendu : on ne peut pas laisser un chrétien accroché à une rocaille devenir une charogne becquetée par les corneilles. Question de dignité pour nous, de respect pour lui. On est des hommes, étranger ou pas.

On a calculé qu'il faudrait bien être six, et des solides : le fils Alibert, Perotti et ses deux garçons, Marcel et Roger, des jeunes, mais de la bonne graine, Sohanin, un robuste s'il

en est. Puis on s'est regardé, on a pensé la même chose, tous ensemble, et Marcel a dit : « Il faut aller demander au fils Santini. » On a été absolument d'accord : c'est ce qu'il fallait faire.

Ce Santini est un garçon dans les vingt-cinq ans qui travaille dans la scierie de son père, à Verdaches. Un taciturne, une tête comme un silex : il fait ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut, méthodiquement, et il réussit toujours. Pour son service, il a été incorporé au groupe de haute montagne, à Chamonix, et il est devenu un très fort grimpeur. De temps en temps, avec un autre mordu de la montagne, Bérard, de Barcelonnette, que tout le monde appelle le Grand Bérard^a, bien sûr, il fait des ascensions. Mais pas celles de tout le monde, oh non ! Tenez, c'est pour dire, il est monté à la grande Séolane par la face qui donne sur la Blanche de Laverq, et au Cugulhoun, que vos cartes appellent Roche bénite^b, et il a escaladé le grand à-pic du Couars^c par la fissure. Et bien d'autres qui vous gèlent de peur rien que d'y penser. Des comme lui, on les compte facile sur les doigts d'une seule main. C'était bien lui qu'il nous fallait.

Sohanin s'est donc rendu à Verdaches, l'a trouvé à la grande scie et lui a expliqué l'affaire. L'autre a réfléchi un moment, comme il fait toujours avant de répondre ; puis il a dit : « Je serai là demain matin, avec mon matériel. » Bon. Et à vrai dire on s'y attendait. Car c'est un gars bien, de parole. On savait qu'il n'aurait pas refusé d'aller chercher un mort, même si c'était difficile — surtout si c'était difficile. Et de fait il était à craindre que l'affaire ne nous donne du mal.

Comme dit, Santini est arrivé chez nous au matin, sur sa

a. Sommet de la chaîne qui domine Barcelonnette.

b. 2415m, sommet dominant l'Abbaye de Laverq. *Cugulhoùn* signifie rocher pointu.

c. Pic de Couard, 1988m, O. de Digne.

grosse moto. Il avait son sac et ce qu'il appelait son matériel : une corde en nylon de cinquante mètres, un marteau, des pitons, des mousquetons, des coinçeurs... bref, toute la ferraille qu'il faut pour aider un homme. Mais sans cet homme, toute la ferraille serait inutile, comme morte. Charlie avait accroché la remorque au tracteur et on s'y est entassé. Cela nous gagnerait une grosse heure et demie de montée. Ainsi, jusqu'au col de Baran, et en silence. Que dire ?

On laisse là le tracteur avec Charlie, pour nous attendre. On est descendu au ravin, on a remonté la pente de l'autre côté, puis on a marché un bon moment de flanc, longeant par en-dessous la crête herbeuse de Nibles, ensuite la falaise, de plus en plus haute dans le ciel. Arrivés à l'aplomb de l'endroit que le vieux Rébori avait bien expliqué, on a remonté le pierrier jusque là où il bute contre la muraille grise. Et on s'est arrêté.

Le corps devait se trouver à trente ou quarante mètres au-dessus, à la verticale, sur une sorte de replat de la falaise. Mais sous ce replat il y avait un surplomb, bombé, lisse et continu, semblait-il. Et, sans le dire, nous avons tous pensé : impossible de passer là, c'est fichu. Mais pas Santini : il est resté un long moment la tête levée vers le haut, avec ce menton en galoche qu'il a et cette longue figure osseuse et têtue, regardant la pierre comme un qui va se battre avec elle. Il a mis son boudrier, accroché à sa ceinture le marteau et la ferraille, passé la corde en sautoir, écarté du geste Roger Perotti qui s'avançait pour l'aider. Il nous a dit : « Mieux vaut seul ; faites seulement ce que je demanderai. » Puis il s'est avancé vers la muraille, a passé sur elle ses deux mains à plat comme pour communiquer avec la pierre, quelques secondes. Alors il s'est décidé.

Bien sûr, on savait tous de réputation que Santini était très fort, mais le voir à l'œuvre, c'est autre chose, une chose qu'on ne peut pas décrire. Sur ce mur qui nous semblait im-

possible, il s'élevait lentement, mais sans hésiter ni tâtonner. Une araignée, je vous dis. Il semblait que là où il posait une main ou un pied, une prise se formait par magie. Et il envoyait ses longs bras et ses grandes jambes à des distances incroyables. C'était si beau à voir qu'on n'avait pas peur pour lui, quand même qu'il était maintenant à plus de vingt mètres au-dessus de nous. Là, il s'est arrêté parce que sa tête touchait presque le dessous du surplomb. D'une main, il a décroché un piton de sa ceinture, l'a placé dans une fente que nous ne pouvions pas voir, puis l'a enfoncé à coups de marteau calculés. Le son était clair, et on savait que cela signifiait que le piton était bien planté. Il y a accroché un mousqueton, fait passer sa corde dont il nous a jeté l'autre bout, en nous disant : « Assurez seulement. Juste tendu, pas plus. » Et les deux fils Perotti s'y sont mis aussitôt. Bon. Maintenant, il était sûr. Mais ça nous semblait une impasse : en-dessus, le bombé du surplomb, avançant de près d'un mètre ; à droite, le mur lisse ; à gauche, une grande dalle pentue, avec seulement une longue écaille horizontale, un peu soulevée, mais lisse, elle aussi. Alors il a pris l'écaille à deux mains, par-dessous, rejetant son corps en arrière au bout de ses bras tendus, remontant les pieds à plat sur le mur, presque au niveau de ses mains, et, comme cela, déplaçant la main gauche, puis la remplaçant à mesure par la droite, il a suivi toute l'écaille à l'horizontale, sur dix mètres, peut-être. Il nous a dit après que cela s'appelait une traversée à la Dülfer, qu'on lui avait enseignée à Chamonix. Mais nous autres, nous regardions, la bouche ouverte, si crispés que les muscles nous faisaient mal.

Là, il s'est arrêté, ayant trouvé un emplacement pour ses pieds : il a posé un coin, avec un nouveau mousqueton pour la corde, ayant maintenant tourné le grand surplomb. Il a relevé la tête et, presque aussitôt, sa voix est venue à nous : « Il est là, juste au-dessus, sur la vire. Je vois un pied. » Il

s'est remis à grimper tout droit, précautionneusement parce que le terrain était mauvais, du rocher schisteux, friable. Une dizaine de mètres, et on l'a vu se dresser sur la vire. Puis de nouveau le bruit du marteau enfonçant un piton. Alibert, qui s'était écarté vers la gauche, était le seul à le voir maintenant. Donc Santini s'est penché sur le mort et lui a fermé les yeux, comme il se devait. Il ne convient pas de regarder dans les yeux des morts : c'est comme si on cherchait à violer un secret. Puis il s'est redressé, s'est assuré lui-même au piton par une cordelette. Il nous a crié de lâcher la corde, qu'il a remontée à lui et attachée sous les bras du cadavre. Et ce taciturne, ce pas causant, nous l'avons entendu dire tout haut : « Excuse-moi, mon pauvre vieux ; tu aurais fait pareil pour moi. »

Ensuite il nous a avertis de nous écarter, à cause des caillasses qui allaient dégringoler. Et le corps est descendu lentement au bout de la corde, frottant la muraille, les pieds ballants, la tête tombée sur la poitrine. Jusqu'à ce qu'il soit couché sur le pierrier. On a détaché la corde que Santini a remontée, et aussitôt il s'est affalé au bout d'un rappel, à une vitesse incroyable. Le vivant semblait courir sur ce mur que le mort avait péniblement râclé tout à l'heure.

Maintenant, il était à nos pieds, nous debout autour. D'un même mouvement, nous avons ôté nos chapeaux et sommes restés un moment en silence. Les croyants priaient, les pas croyants méditaient sur la vie et la mort. Puis Alibert a déplié le grand sac que nous avons apporté. Ne demandez pas de détails ; ce sont des choses qu'on ne dit pas. Simple-ment, quand on l'a enfilé dans le sac, on a entendu comme le bruit d'une boîte d'allumettes qu'on renverse ; tous les os de son corps n'étaient plus que des esquilles. On l'a placé dans la civière qu'on avait amenée avec nous, et on a rejoint le tracteur, les porteurs se relayant parce que c'est lourd un grand gars qui a passé de l'autre côté.

Et puis ? Eh bien, on a décidé de l'enterrer dans le petit cimetière de Barles : un étranger, d'accord, mais il était mort chez nous. Le curé n'a pas été contre : il nous a dit que maintenant l'Eglise refusait de juger les suicidés ; que c'était l'affaire du Bon Dieu, et qu'on se devait de mettre les morts en terre chrétienne. Ça nous a paru bien raisonnable. Santini a fabriqué une croix en mélèze et il a gravé dessus cette inscription qu'il avait décidée — et personne n'en avait plus le droit que lui — « Ci-gît un inconnu, péri en montagne. Priez pour lui. » Les gendarmes ont emmené l'auto : ils pensaient retrouver le nom du propriétaire grâce à l'immatriculation. Grand bien leur fasse. Nous, ce n'est pas notre idée, et on était d'accord avec Santini : il n'avait pas voulu dire son vrai nom, de son vivant : pourquoi le chercher, maintenant ? On s'est partagé ses livres, selon ce qu'il avait écrit. Est-ce qu'on les lira ? La question n'est pas là : on avait peiné pour ramener son corps, et, en un sens, on était fier de l'avoir fait. C'était donc la valeur du souvenir, et nous autres des montagnes nous n'oublions jamais.

Et après ? Quoi, après ? Dans notre idée, c'était un homme bien, instruit et tout. Nous pensons qu'il était attaché, désespérément, à une femme. La sienne, ou une autre, ça ne nous regarde pas. Pour quelqu'un de son âge elle devait être tout. Il lui a écrit, deux fois la semaine, pendant des mois. Elle n'a pas répondu. Alors, d'un seul coup, le cœur lui a manqué. Rien à se raccrocher, dans sa solitude. Avait-il des parents, des amis ? Nous ne savons pas. Alors, que faire ? Comme il le pensait, pas d'autre solution. Inutile de chercher à l'accuser ou à l'excuser. Mais c'est une chose qu'on peut comprendre.

Le reste . . .